

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

### ABONNEMENT :

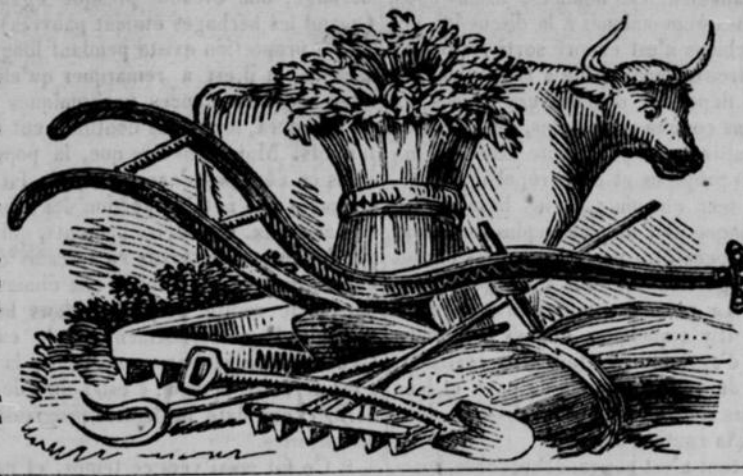
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



### ANNONCÉS :

1re insertion, 8 cts. la ligne  
2e " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## CAUSERIE AGRICOLE

### NÉCESSITÉ DES AMÉLIORATIONS.

Dans notre dernière causerie nous avons terminé les notions promises à nos lecteurs sur les différentes espèces de trèfle qui peuvent être cultivées sur nos terres, soit pour la formation des pâturages, soit pour celle des prairies. Ces notions ont peut-être été longues, mais l'importance du sujet l'exigeait et malgré notre ardent désir de ne pas fatiguer les abonnés de la *Gazette des Campagnes* il nous a été impossible d'abrèger plus que nous ne l'avons fait. Notre but en prenant la rédaction de la partie agricole de cette feuille n'était pas de suivre les anciens errements, nous l'avons, du reste, suffisamment prouvé, mais de faire entrer l'agriculture canadienne dans une phase de progrès, dont elle a grandement besoin.

Bien peu de pays, nous devons le dire avec regret, n'est plus arriéré que le Canada sous le rapport agricole, et pourtant la culture des champs est la base sur laquelle repose le bonheur du peuple canadien. Jusqu'à ces dernières années il a vécu heureux en demandant peu de choses au commerce et bien moins encore à l'industrie. Mais ce beau temps n'est plus, elle est passée cette période heureuse où nos pères, avec peu de fatigues, récoltaient cinquante et même cent pour un sur les fertiles terrains qu'ils venaient de priver de leurs bois séculaires. Alors la population clairsemée, assise sur un sol immensément riche, voyait l'aisance et la fortune surgir presque d'elle-même des entrailles de la terre. A cette époque, on eût traité de fou, le malheureux améliorateur qui aurait voulu pousser ses compatriotes à faire des innovations dont on ne sentait ni comprenait la nécessité.

L'immense couche de détritus qui s'était accumulée depuis des siècles à la surface d'un sol d'une admirable composition suffit pendant de longues années à la production de récoltes de plus en plus abondantes. Mais vint un moment où cette richesse qui avait semblé inépuisable, diminua rapidement et à l'heure où nous écrivons, la diminution est devenue telle que les cultivateurs qui ne possèdent pas de grandes étendues de terrains cul-

tivables, voient l'affreuse misère approcher d'un pas de géant.

On s'en prend très souvent au climat. Les cultivateurs qui émigrent aux Illinois émettent fréquemment cette opinion et s'en servent pour conseiller à leurs parents et amis de les aller rejoindre. Cette opinion est on ne peut plus erronée. Non, il est radicalement faux que le climat du Canada soit impropre à la production de très-fortes récoltes de fourrages ou de céréales. En effet, dans ce beau temps que nous venons de retracer, le climat de ce pays n'était pas moins rigoureux qu'il ne l'est aujourd'hui. Appuyé sur l'histoire nous pouvons dire avec assurance que la température est plus favorable maintenant à la production des végétaux qu'elle ne l'était lors des premiers défrichements faits sous la domination française.

En vingt endroits différents, l'histoire d'alors nous montre des abaissements de température, des chûtes de neige, des gelées intempêtes que nous aurions peine à croire s'ils n'étaient contenus dans des livres dont l'authenticité est irrécusable. Cependant c'était dans le même temps que les abondants produits appelaient dans notre pays ces infatigables travailleurs qui firent en peu d'années de profondes trouées dans ces forêts que quelques mois auparavant les animaux sauvages de toute espèce parcouraient en toute sécurité.

Maintenant, le climat est moins rigoureux et malgré cela les récoltes diminuent d'une manière inquiétante. Ce n'est donc pas la faute du climat. Certainement non et nous devons aller chercher ailleurs la raison des déficits que nous constatons.

Nos études et l'observation des faits qui se passent tous les jours sous nos yeux nous permettent d'émettre ici une opinion que nous ne partageons pas seuls et qui a d'autant plus de poids que plusieurs hommes éminents et savants l'ont émise et prouvée avant nous.

La voici cette opinion : *Les produits diminuent, l'agriculture canadienne marche à grands pas vers la ruine, parce que nous appliquons à des terres épuisées un système de culture qui n'aurait sa raison d'être que sur des sols d'une fertilité exceptionnelle.*

Cette opinion, nous dirons plus, cette vérité est si bien reconnue que tout ce que nous comptons d'hommes de progrès en Canada l'ont adoptée presque comme un axiome et en font le préambule, le point de départ de leurs écrits sur la nécessité des améliorations agricoles. Ces hommes animés d'un vif sentiment de patriotisme et nous pourrions citer ici plusieurs noms chers au cœur de tout bon canadien, ces hommes, disons-nous, ont présenté différents systèmes économiques à la discussion des praticiens, aucun que nous sachions n'est encore sorti victorieux de l'épreuve; aucun n'a été trouvé préférable à la routine actuellement suivie. Cela peu dépendre de plusieurs causes au nombre desquelles nous mettrons comme principales, les préjugés et l'invincible répulsion des cultivateurs pour toute espèce d'innovation quelconque. Mais ces préjugés et cette répulsion n'empêcheront les idées de faire leur chemin; et, les besoins d'amélioration se faisant sentir chaque jour de plus en plus fortement il viendra un temps qui n'est peut-être pas loin, où les choses changeront de face, où les suggestions qui ont été rejetées seront acceptées avec bonheur. Le présent comparé avec le passé nous donne foi dans l'avenir. Il y a quelques années le nombre des savants qui s'occupaient d'agriculture était très restreint, aujourd'hui ils lèvent la tête de tous les points du pays et leur nombre est considérable. Que sera-ce donc dans dix ans, dans vingt ans? Nous attendons là la routine boiteuse.

Dans les systèmes proposés tout n'est pas sans reproches, mais avec le temps, ils s'amélioreront et pourront alors être présentés avec avantage au public agricole.

Nous avons souvent entendu vanter le système de culture suivi dans l'Illinois, et on nous disait que ce système est excellent, puisque le cultivateur est riche et exporte de grandes quantités de produits agricoles. Raisonement faux. Le Canada était riche autrefois et il exportait beaucoup de blé, maintenant il n'exporte plus.

Le Maryland, la Virginie, la Sicile, étaient également riches, et aujourd'hui ils ne le sont plus. Le tour de l'Illinois et de tous les États de l'Ouest viendra, tôt ou tard, nous pourrions le prédire sans être prophète. Les enseignements de l'histoire sont là, les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Mais ici se présente naturellement une question qu'un grand nombre se fera peut-être; que devez-vous faire cultivateurs du sol canadien pour empêcher vos terres de vous refuser les produits nécessaires à vos besoins? A cela nous répondrons, faites ce qu'ont fait les autres pays qui se sont trouvés dans la même situation que le Canada et qui maintenant sont parvenus à la richesse. L'Angleterre, la Belgique, plusieurs départements de la France, ont été appauvris par une mauvaise culture, aujourd'hui ils sont cités pour leur richesse agricole. Et comment sont-ils parvenus à ce changement? Ils ont amélioré.

Améliorez donc, cultivateurs canadiens. Le champ de l'amélioration est vaste, améliorez. Nous ne vous conseillons pas par là de faire tout ce que ces pays ont fait, ce conseil vous conduirait peut-être à la déception. Mais faites les améliorations qui vous paraîtront les plus convenables et de la manière que vous le permettrez votre position et vos besoins.

Au nombre des innovations qui pour la plupart des cultivateurs nous semblent de première nécessité, nous citerons l'amélioration de la production fourragère. C'est le point de départ de tout progrès agricole, et dans toutes les contrées remarquables à l'heure qu'il est, par leur agriculture, on a commencé par l'introduction de certaines plantes fourragères capables de donner un produit plus abondant et plus précoce que les prairies et les pâturages naturels.

Voici comment M. L. Moll décrit la marche des améliorations culturales en France, et cette marche a été celle de tous les pays :

" Il y a moins d'un siècle (en 1866) qu'on ne connaissait encore, dans la majeure partie de la France, et on peut dire de l'Europe, d'autre moyen d'entretenir le bétail que les herbages naturels fournissant le pâturage pendant l'été, le foin pendant l'hiver. Il fallait avec ce système, pour entretenir le bétail et se procurer le fumier nécessaire, une étendue considérable en herbage, une étendue presque égale, parfois même supérieure (quand les herbages étaient pauvres) à celle des terres arables. Cette proportion existait pendant longtemps dans une partie de la France, et il est à remarquer qu'elle s'accordait parfaitement avec les circonstances économiques qui régnaient alors. Tant qu'elle dura, les terres continuèrent à donner des produits satisfaisants. Mais à mesure que, la population augmentant, les besoins en céréales s'accrurent, on fut amené à défricher successivement une notable portion des fonds consacrés à la nourriture des animaux. Ces défrichements, qui transformaient des terrains producteurs d'engrais en terrains consommateurs d'engrais, eurent pour résultat forcé une diminution de plus en plus forte dans la fécondité, et partant dans le produit du sol arable, et par suite l'appauvrissement de la culture et des cultivateurs. Ceux-ci finirent par comprendre la cause de leur misère, et c'est de cette époque, c'est-à-dire de la seconde moitié du siècle dernier, que date la hausse progressive dans la valeur vénale des prairies.

" Ce fut aussi vers ce temps, et par l'effet de ces mêmes circonstances, que la culture des fourrages artificiels, jusque-là bornée à quelques points de territoire, prit de l'extension.

" Lents dans les contrées arriérées, les progrès de cette culture furent rapides dans les parties les plus riches du pays, là surtout où les prés faisaient défaut. Tels furent les avantages qu'on en retira, qu'il se manifesta une sorte de réaction contre les herbages naturels. Quoique cette réaction fut plutôt le fait des théoriciens que des praticiens, comme elle s'accordait avec l'intérêt des cultivateurs pressés de jouir, et c'était le grand nombre, les défrichements reprirent et amenèrent sur certains points la disparition presque totale des surfaces enherbées. Ajoutons que si cette disposition put avoir lieu sans inconvénients là où le sol et l'état avancé de la culture permirent d'étendre la culture des fourrages artificiels les plus productifs et d'en obtenir de hauts rendements, elle eut ailleurs des résultats tellement fâcheux que force fut bien de revenir à des idées plus saines.

" Un fait néanmoins est certain, c'est qu'à mesure que la culture se perfectionne et que le sol s'améliore, les fourrages artificiels acquièrent une importance plus grande; que sans eux l'exploitation fructueuse du sol serait impossible dans les trois quarts de la France et que même là où les herbages naturels sont encore en forte proportion, ces fourrages fournissent un appoint qui a toujours été utile et qui aujourd'hui est devenu indispensable. Ajoutons enfin que leur introduction dans la culture arable a, non pas seulement facilité, mais a parfois seul rendu possible l'application de ce grand principe de l'alternat qui, jusqu'à nouvel ordre régit aujourd'hui les assolements de la culture rationnelle."

Que de points de contact nous trouvons dans ces quelques lignes de M. Moll avec ce que nous avons tous les jours sous les yeux. La plupart des cultivateurs arriérés qui ne se servent pour l'entretien de leur bétail que des pâturages et des prairies naturelles, consacrent une bonne partie de leur domaine à la production du foin et le reste est divisé en deux parties égales dont l'une est parcourue par les animaux pendant l'été et l'autre cultivée en céréales. La conséquence rigoureuse de ce système c'est que ces cultivateurs ne peuvent vivre que sur des terres de grande étendue.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le Gouvernement de la province de Québec, par une proclamation publiée dans la Gazette officielle de samedi, vient d'organiser le Conseil de l'agriculture de cette province. Les Messieurs suivants ont été choisis pour faire partie de ce Conseil :

L'honorable Christopher Dunkin,  
L'honorable Joseph-Octave Beaubien,  
L'honorable Ulric-Joseph Tessier,  
L'honorable David Price,  
L'honorable John Jones Ross,  
L'honorable Pierre-Urgel Archambault,  
Thomas Edmund Campbell, écuyer, C. B.,  
Joseph Gaudet, écuyer, M. P.,  
Henri-Gustave Joly, écuyer, M. P.,  
Basile Benoit, écuyer, M. P.,  
Louis Beaubien, écuyer, M. P.,  
Le Révérend Messire François Pilote, Ptre.,  
Le Révérend Messire Stanislas Tassé, Ptre.,  
William Rhodes, écuyer,  
Edouard Joseph DeBlois, écuyer,  
Louis H. Massue, écuyer,  
John Milne Browning, écuyer,  
Matthew H. Cochrane, écuyer,  
William Somerville, écuyer,  
Louis Lévesque, écuyer,  
Amédée Marsan, écuyer.

L'honorable Commissaire de l'agriculture et le Ministre de l'Instruction publique feront, *ex officio*, partie du Conseil de l'agriculture. Il paraît que M. le Dr. Geo. Leclerc en sera le secrétaire.

La retraite ecclésiastique s'ouvrira dans le diocèse de Québec le 26 d'août et se terminera le 2 de septembre. Celle des vicaires dans le même diocèse commencera le 9 septembre.

Dans le diocèse de Rimouski, la retraite ecclésiastique s'ouvre aujourd'hui même.

Voici ce que nous lisons sur la *Semaine religieuse de Rouen*, du 24 juillet 1869 :

« Deux prêtres canadiens, venant de Rome pour s'en retourner en Canada, ont passé les premiers jours de la semaine dans notre ville. Ce sont M. Pepin, curé de Boucherville, près de Montréal, et M. l'abbé Moreau, aumônier des zouaves pontificaux canadiens. Ils ont visité avec un intérêt particulier les principaux monuments de la vieille cité normande qui a fourni au Canada ses premiers et ses plus hardis colons.

« M. l'abbé Pepin, dont les ancêtres étaient originaires de la Normandie, n'a pu considérer sans une émotion bien marquée tout ce qui lui rappelait à Rouen la foi si vivace de ses pères : quoique déjà arrivé à un certain âge, ce vieux et digne prêtre n'en est pas moins resté toujours jeune par le cœur ; aussi lui avons-nous vu monter les larmes aux yeux à l'aspect de nos antiques basiliques si imposantes et si majestueuses. M. l'abbé Moreau, jeune encore et d'un dévouement à toute épreuve, ne s'est pas montré moins sensible que son vénéré et bien-aimé père en face de toutes ces grandes manifestations de la foi de nos ancêtres ; et, en quittant ces murs, nous les avons entendus confondre ensemble dans un même sentiment d'admiration et de filial souvenir, ces deux villes si chères à tout canadien catholique français. Rome et Rouen, ainsi que ces deux noms à jamais impérissables, Pie IX et le cardinal de Bonnechose.

« M. l'abbé Moreau s'en va en Canada avec la mission de Mgr. Bourget, évêque de Montréal, de former une nouvelle

recrue de zouaves pontificaux, et il doit l'automne prochain repasser à Rouen, à la tête d'un nouveau détachement de volontaires canadiens, s'enrôlant comme leurs frères pour le soutien des droits du Saint-Siège et la défense de l'immortel Pie IX. »

Le Père Félix, voulant montrer le catholicisme, a commencé, comme nous l'avons vu, par poser l'Eglise comme fait divin : il l'a envisagé sous ces deux aspects : l'Eglise repoussée et l'Eglise nécessaire. Il nous la représente ensuite comme portant au front le premier des signes qui l'appellent à marcher à la tête de l'humanité : la vitalité. La religion véritable doit être vivante, puisqu'elle doit donner la vie à l'humanité ; or, l'Eglise catholique frappe et étonne tous les regards par le miracle de sa vitalité, qui se manifeste à nous par deux signes éclatants : la spontanéité et la fécondité. La vie de l'Eglise est divinement spontanée, c'est-à-dire que l'Eglise vit par elle-même, se développe elle-même, agit elle-même et par elle-même, sans aucune impulsion extérieure, sans rien d'étranger qui lui communique le mouvement : elle existe, se développe et agit sans la main et le souffle de l'homme. Le vie de l'Eglise est divinement féconde, féconde par elle-même, féconde partout, féconde toujours ; elle porte dans cette perpétuelle fécondité la garantie et la démonstration de son immortalité.

Il ne suffit cependant pas que l'Eglise soit vivante pour réaliser le progrès du monde ; il faut encore qu'elle soit capable d'élever et de sanctifier l'humanité, il faut qu'elle soit elle-même sainte. Or, elle est véritablement, par sa nature la plus intime, la source des sources, c'est-à-dire la sainteté même en essence.

« Laissez la région des phénomènes, dit le P. Félix ; ne vous arrêtez pas même à cet organisme visible qui fait, dans son ensemble, fonctionner la vie de l'Eglise, ou du moins, à travers l'organisme extérieur, arrivez au principe vital ; à travers les corps, arrivez jusqu'à l'âme ; à travers la forme, pénétrez jusqu'à l'essence ; et au-dessus de tout ce qui est, dans l'Eglise, tangible et phénoménal, saisissez par la pensée, à la lumière de notre foi, la réalité intangible qui soutient, vivifie et engendre tout le reste : je veux dire la substance même de la vie de l'Eglise catholique. Déjà, nous l'avons remarqué, l'essence de l'Eglise, c'est le corps mystique de Jésus-Christ ; c'est la communion efficace avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, communion dont l'Eglise est tout à la fois le sujet, l'organe, le théâtre et l'agent divinement constitués. Cette communion, par le fait que l'Eglise existe, est son essence même ; en tant qu'elle agit, c'est son but final, but partiellement et progressivement atteint sur la terre, et qui n'aura que dans le Ciel sa pleine consommation. L'Eglise commence et poursuit dans le temps la communion des saints, qui doit s'achever dans l'éternité ; et cette communion initiale, qui est l'Eglise sur la terre, sera, à son terme final, le Paradis dans le Ciel.

« Cette notion bien comprise nous révèle tout de suite l'idée qu'il faut se faire de l'Eglise au point de vue de la sainteté. Quoiqu'il en soit des imperfections qui se révèlent à ses surfaces et des corruptions même qui peuvent atteindre ses organes visibles ; quoiqu'il en soit des souillures attachées à ce vêtement qui recouvre le mystère, de sa vie voyageuse et ramasse au chemin quelque chose de la poussière des siècles, l'Eglise, en elle-même et dans le fond intime de sa vie, est essentiellement sainte, et dès lors nécessairement sanctificatrice dans son action au dehors. A la clarté de ce flambeau qui brille au sanctuaire de sa vie, vous voyez se révéler l'identité parfaite de ces deux choses, l'Eglise et la sainteté. La sainteté de Dieu en communion avec l'humanité dans l'Eglise et par l'Eglise ; Jésus-Christ l'auteur et le restaurateur de la sainteté dans toute humanité, médiateur divin et humain de cette communion régénératrice ; et l'Eglise, sanctifiée par lui, unie à lui par des noces immortelles

mystérieuses, invisibles, mais pourtant fécondes de la vie et du salut du genre humain ; l'Eglise se révélant à ses divins regards telle qu'il l'a voulue et telle qu'il se l'est faite, pour enfanter avec lui la race qui sort de lui, la royale, la divine race des élus, c'est-à-dire une épouse glorieuse et vraiment immaculée, n'ayant ni ride à son front ni tache à son visage — *gloriosam sponsum, non habentem maculam, neque rugam*, — digne, à cause de cela, de devenir la mère universelle des saints, comme Eve épouse du premier Adam, est la mère universelle de tous les pécheurs : Voilà l'Eglise vue dans la grande lumière de la foi, se révélant comme la pureté et la sainteté en essence.

“ Je voudrais me plonger plus avant et plus longtemps avec vous dans ces mystiques profondeurs où brillent aux yeux des vrais croyants, dans la plus pure lumière, la beauté de la divine épouse et la gloire sans ombre de la céleste immaculée. Si je n'avais qu'à songer à moi-même, aux exigences de ma pensée et aux besoins de mon cœur, je n'irais pas plus loin ; je m'arrêteraient dans la contemplation béatifique de cette divine beauté ; je demeurerais, enfant joyeux, face à face avec cette maternité sans tache ; et dans l'extase et le ravissement de mes filiales admirations, dans la joie ingénue de mon enthousiasme, volontiers je m'écrierais : J'ai assez vu ; j'ai vu dans son sanctuaire intime la gloire de la Reine que je nomme ma mère ; je l'ai vue unie, par un mariage deux fois sacré, au Christ sainteté ; je l'ai vue toute enveloppée de l'atmosphère céleste qui émane de son divin Epoux, j'ai vu la sainteté de Dieu incarnée dans le Christ, et j'ai vu la sainteté du Christ réalisée et organisée dans l'Eglise.

“ Oui, je l'avoue, ce regard de ma foi jeté au fond intime de cette céleste vie suffit à me révéler le mystère de sainteté immanente dans l'Eglise catholique ; car ce fond intime de l'Eglise, je le vois pur comme un ciel d'azur ; j'y vois la sainteté de mon Dieu se réfléchissant dans cette âme de ma mère, comme le soleil peint son disque radieux dans le miroir d'un lac dont rien n'altère la limpidité. ”

### Colonisation et émigration

Nous ne pouvons que féliciter, dit le *Journal des Trois-Rivières*, le gouvernement du grand intérêt qu'il porte à la colonisation. Les honorables MM. Ouimet et Archambault sont partis pour le Saguenay, afin de visiter les travaux du lac St.-Jean. Ils sont accompagnés de M. Lesage. L'hon. M. Archambault visitera ensuite la Mantawa. En surveillant ainsi de près les travaux de la colonisation, le gouvernement veut que l'argent voté soit bien employé. En veillant de près à l'application des sommes votées à cette fin, l'administration remplit un devoir dont on doit lui être reconnaissant.

Nous apprenons que trente familles françaises viendront se fixer en Canada le printemps prochain. Ces familles seront envoyées et établies aux frais d'une Dlle. Bernard, qui s'occupe depuis longtemps de la question de l'émigration française au Canada. Mlle. Bernard est habilement secondée dans sa généreuse entreprise par M. le consul-général de France, et H.-G. Joly, écrivain, M. P., membre du Conseil de l'agriculture.

### Fenaison par la fermentation mesurée

M. de Quincy, dans la *Décentralisation* du 1er juillet, parle de la fenaison et donne les meilleurs conseils aux agriculteurs ; il leur recommande de faucher de très-bonne heure, démontrant d'une manière péremptoire que dans ce cas, les fourrages gagnent en qualité et en quantité. L'article se termine par l'exposition d'une méthode encore peu connue : la fenaison par la fermenta-

tion mesurée. Voici la formule donnée par M. de Quincy ; nous en recommandons l'expérimentation à tous les praticiens :

“ Fauchez d'abord ; lorsque l'herbe est amortie, c'est-à-dire le soir même ou le lendemain matin, faites de petites meules de 50 quintaux environ, montées avec soin, de manière à ce que le tassement, sans être excessif soit égal dans toutes les parties ; tas, que vous terminerez en cône aussi aigu que possible. Bien tôt la masse s'échauffe, la meule s'abaisse ; le matin ou par un temps humide, une fumée sort de ce volcan en miniature : ne vous alarmez pas ; attendez que la chaleur arrive très-forte, jusqu'à 15 à 20 pouces des parois extérieurs de la meule. S'il pleut pendant l'opération, qui dure huit jours au moins, la pluie coule sur le cône et ne pénètre pas la meule de fourrage. S'il pleut le jour où vous voudriez rentrer votre foin parce que vous le croyez assez fermenté, laissez-le fermenter davantage, il sera peut-être blanc dans l'intérieur et vous le croirez complètement perdu. Dans ce cas, vous mandirez les écrivains agricoles, vous ferez jeter ce fumier dans la litière ; seulement, s'il est à la portée de vos bêtes, elle ne mangera rien et fera de violents efforts pour atteindre cette litière condamnée par vous, mais qui est, paraît-il, fort de leur goût. Je ne présente cette hypothèse que pour arrêter la malédiction dont j'ai parlé s'il y avait persistance de la pluie, et je reviens au moment où nous avons laissé la fermentation générale et satisfaisante.

“ Renversez alors la meule, étendez votre foin noir sur le pré vert ; retournez-le une fois tout au plus et encore si cela vous paraît nécessaire, puis, chargez et rentrez.

“ Agriculteurs intelligents qui voudrez faire ainsi vos foins, vous aurez contre vous bouviers, bergères, ménagères, qui déclareront avec une touchante unanimité que ce foin ne vaut rien et que les bêtes n'en mangeront pas. Prenez une poignée de ce foin d'une main, de l'autre une poignée du meilleur foin ordinaire. Donnez vous la peine de les présenter toutes deux ensemble à un de vos bœufs, vous verrez quel est celui qu'il choisira.

“ Puis, faites votre compte et examinez celui qui vous a coûté le plus de main-d'œuvre.

“ Mais, avant tout, suivez de point en point la formule, si vous essayez le système de la fermentation mesurée, sous peine d'obtenir un mauvais résultat. — DE QUAINCY. ”

### Salaison du beurre

Les méthodes employées pour conserver le beurre, varient, suivant les contrées ; dans les pays chauds, on le fait fondre sur un feu doux en ayant soin d'enlever les écumes à mesure qu'elles se forment. Pour le refroidir on plonge les vases qui le contiennent dans une eau courante, ou de l'eau fraîche. Préparé de cette façon, il résiste parfaitement à l'action de l'air et se conserve pendant deux ans.

En Angleterre, on emploie assez généralement le système du docteur Anderson, qui se pratique comme suit : On prend une partie de sucre, une partie de salpêtre et deux parties du meilleur gros sel ; on réduit ces substances en poudre fine, on les mélange ensemble bien intimement, puis on prend 2 onces pour chaque 2 livres de beurre, on l'incorpore dans la masse et on le met dans le vase préparé en ayant soin de le pétrir bien ferme de manière qu'il ne reste aucun vide ; ensuite on le recouvre d'un linge fin, propre, sec, coupé sur le diamètre intérieur du vase, et d'un second, trempé dans du beurre fondu. Le docteur Anderson n'admet aucune sorte de saumure : pour fermer tout passage à l'air, il coule du beurre fondu le long des joints de chaque douve.

“ Le beurre salé, dit-il, peut ainsi se garder plusieurs années, il supporte le voyage de longs cours, mais un mois est nécessaire pour donner à sa préparation le temps de pénétrer les

moindres parties de la masse. Le beurre ainsi préparé est moelleux, sans grand goût de sel, et d'une fort belle couleur."

Le beurre que l'on sale au printemps pour la vente d'été, et en automne pour la provision, doit subir cette opération lorsqu'il est encore frais. Si on ne le fabrique pas chez soi et qu'on soit obligé de l'acheter, il faut, à son arrivée, le laver avec soin, puis on le partagera par gâteaux, que l'on étend et que l'on roule tour à tour en les saupoudrant de sel bien sec, à raison de 2 onces par 2 livres de beurre.

Les pots de grès sont préférables aux tinettes et barils en bois pour conserver le beurre. Avant de s'en servir on les lave à plusieurs reprises à l'eau bouillante, dans laquelle on fait dissoudre un peu de sel. Lorsque le beurre est salé, on place au fond du pot ou de la tinette un verre de cognac ou quelques feuilles de laurier, puis une couche de beurre que l'on foule par couches successives jusqu'à 2½ pouces du bord du vase.

Lorsque le beurre doit être transporté de suite on égalise la surface du beurre et on la recouvre d'une couche de sel de 1 à 1½ pouce d'épaisseur. Si, ce qui est plus avantageux pour sa conservation, il n'est pas nécessaire qu'il quitte de suite la ferme, on couvre la masse du beurre, de saumure ou solution de sel dans une eau très-pure; au bout de cinq à huit jours on décante (enlève) la saumure, on presse et on foule de nouveau le beurre qui a diminué de volume, puis on remplit le vase, avec une forte saumure.

Lorsqu'on veut transporter le beurre salé: on décante la saumure et on y substitue une couche de gros sel tenu entre deux linges secs. Arrivé à sa destination, on rétablit la saumure.

Lorsque le beurre est enfermé dans des tonneaux il prend un goût rance qu'on peut prévenir en ayant la précaution d'expulser l'acide propre au bois neuf; pour cela, on les remplit à différentes reprises d'eau bouillante qu'on y laisse refroidir: on frotte ensuite intérieurement les tonneaux avec du sel marin, et lorsqu'ils sont parfaitement secs, on coule intérieurement un peu de beurre fondu dans la rainure des douves, de manière à rendre la surface parfaitement unie.

➔ Nous attirons l'attention de nos lecteurs et des parents des enfants sur les annonces du collège et de l'école d'agriculture de Ste. Anne. La rentrée des élèves de ces deux institutions se fera dans la première semaine de septembre. Nous prions les parents de vouloir bien amener leurs enfants au jour fixé, l'intérêt de ces enfants et le bon ordre l'exigent.

#### Petite chronique agricole

Le temps continue d'être variable quoique à un moindre degré qu'antérieurement. Nous avons encore par ci par là des orages qui ont pour effet de retarder la récolte du foin. De plus nous avons eu ces jours derniers une véritable température d'automne avec un vent du nord-est glacial. Tout le monde pressent la fin de la belle saison. La gelée a déjà fait apparition en quelques localités, et avant peu elle commencera à laisser des traces de son passage sur la végétation. Cependant, malgré nos appréhensions et les plaintes des touristes sur l'inconstance de notre climat nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'aspect de nos campagnes. Le grain comme le foin a une apparence magnifique, et si nos espérances sur le rendement de la prochaine moisson ne sont pas vaines, la présente année sera mise au nombre des années d'abondance.

On présume que l'automne sera remarquablement beau et tout à fait favorable à la maturité des grains. L'automne restituerait donc ainsi une partie de la chaleur qu'il aurait dérobée à l'été. Ce serait un excellent moyen pour se faire bien accueillir, car c'est toujours avec tristesse que l'on dit adieu aux beaux jours, toujours trop peu nombreux dans nos contrées.

— M. Fitzgerald, le secrétaire de la compagnie du chemin à lisses de Québec à Gosford, a porté au bureau de l'*Événement*, un superbe échantillon de blé d'automne cueilli dans le quatrième rang du Township Gosford. Il mesure quatre pieds huit pouces de tige et l'épi a quatre pouces de hauteur.

— Le *Pays* nous informe que dans plusieurs places non éloignées de Montréal, et surtout à Ste. Rose, les sauterelles font de grands ravages. La grêle a aussi détruit le grain dans plusieurs endroits. Le mauvais temps retarde la fenaison.

— Nous apprenons par le *Courrier de St. Hyacinthe* que M. Louis Lavigne, de St.-Christophe d'Arthabaska, a terminé sa récolte d'orge au commencement de la première semaine d'août.—La récolte du foin est très-abondante à St.-Césaire, aussi le prix en est-il tombé à \$3.50 par 100 bottes.—La récolte de foin a été tellement abondante dans les townships de l'Est, surtout à Richmond et à Danville, que les cultivateurs sont obligés d'en laisser une partie en mulons, afin de conserver la place nécessaire pour leurs récoltes qui promet d'être des plus abondantes. Les hommes sont très recherchés et on leur offre jusqu'à \$30 par mois pour le temps des récoltes.

## RECETTES AGRICOLES

### Les champignons du lait

Le lait, cet aliment si près d'être complet, si nécessaire à l'enfant, si utile dans beaucoup de médications, peut être le siège de champignons dont la présence pourrait peut-être servir à expliquer quelques-uns des troubles intestinaux, si graves parfois chez les enfants soumis à ce mode d'alimentation. M. V. Hessling et le docteur Falgar, cités dans le *Cosmos*, ont trouvé dans les couches superficielles de la crème du lait frais, des corpuscules arrondis ou allongés, comme on en trouve dans la plupart des substances en putréfaction. Ces spores se multiplient, bougeonnent, et se transforment en vrais champignons ou filaments composés de cellules placées bout à bout en série simple, et supportant à leur extrémité un renflement sphérique rempli d'un contenu granuleux.

Les conséquences à tirer de ce fait sont: qu'il faut donner le lait à l'enfant le plus tôt possible après la traite; qu'il est bon de tenir ce lait dans une fiole complètement remplie et hermétiquement bouchée. On peut ajouter encore que l'addition au lait d'une petite quantité d'eau de chaux médicinale peut empêcher cette prolifération. Peut-être est-ce ainsi que l'eau de chaux agit pour combattre les diarrhées infantiles, contre lesquelles elle a d'ailleurs une si grande efficacité.—*Journal d'agriculture progressive*.

### Mise en couleur des meubles en bois blanc

On peut donner aux modestes meubles en sapin ou en bois blanc, qui sont les plus communs à la campagne, l'aspect du bois de palissandre ou du noyer.

Il suffit pour cela de faire dissoudre dans de l'eau tiède, jusqu'à saturation complète, du "caméléon minéral" (hypermanganate de potasse) et de l'étendre avec un pinceau sur le bois qu'on veut teindre, jusqu'à ce qu'il atteigne la nuance qu'on veut produire.

Cinq minutes suffisent d'ordinaire pour arriver à ce résultat. Chaque espèce de bois a sa manière de subir cette opération: le poirier et le cerisier se teignent très-rapidement; le bois-blanc plus lentement; le sapin, à cause de sa résine, résiste plus longtemps.

On lave ensuite à grande eau les objets que l'on a teints, on les laisse sécher, en les huile et on les polit.

L'hypermanganate de potasse possède la propriété de se décomposer par le contact des fibres végétales, qui se précipitent en peroxyde de manganèse, que la potasse, en se dégageant, fixe d'une manière durable.

## FEUILLETON

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LIV

## La tour d'Ildegardo

(Suite.)

— Qui donc se rappellerait de ce château d'Ildegardo, dans toute sa grandeur et sa magnificence, dit le vieillard, en s'avançant, et en fixant un regard perçant sur Satanais. Ce n'est pas vous, Madame... Et cependant ce serait possible, car vous avez bien dix-huit à dix-neuf ans, et vous auriez pu connaître ceux qui l'habitaient.

— Qui êtes-vous ? demanda Satanais en frissonnant, et en devinant la réponse qui allait lui être faite.

— Je me nomme Bernard, et j'ai été de longues années au service du baron Ildegardo.

— Bernard, répéta Satanais.

— Oui, reprit le vieillard ; et ce château dont vous parliez tout-à-l'heure est l'ancienne forteresse d'Ildegardo : vous voyez ce qui en reste. Là-bas à gauche vous apercevez les ruines du château de Manfred, et plus à gauche encore celui du baron Georgey. C'étaient les trois plus puissants seigneurs de la Bohême. Mon maître, le baron Ildegardo, qui était surnommé *le tonnerre*, était un grand guerrier et un grand chasseur. Vous voyez, dit le vieillard, en s'interrompant soudain, vous voyez cet arbre qui se penche sur la Moldau, et qui a été brisé par la foudre... eh bien, c'est sous cet arbre, dans les eaux de la rivière que les restes d'Héraclius...

— Assez, assez ! s'écria Satanais avec un accent d'effroi si grand que le chevalier et le vieillard en furent presque épouventés. Puis, saisissant Henri par la main, elle lui dit d'une voix étouffée ; — si vous avez pour moi le moindre égard, la moindre considération, je vous en supplie, emmenez-moi d'ici !

Ils descendirent, suivis de Bernard. Mais à peine avaient-ils mis le pied dans la cour, que plusieurs hommes armés, guidés par Cyprien, s'élançèrent au milieu des ruines. En une seconde, le vieillard fut renversé, et Cyprien se précipita sur Satanais.

— Meurs donc ! et que ma vengeance soit assouvie s'écria Cyprien, en levant sa dague.

— Non, c'est toi qui va mourir, monstre ! répliqua Satanais en reconvrant son courage ; et, tirant son poignard, elle s'élança sur son ennemi avec la furie d'une tigresse.

Tout cela se passa en un clin d'œil. Henri de Brabant dégaina son épée, et engagea avec ses adversaires une lutte terrible, mais inégale. Il allait infailliblement succomber, lorsque Blanche, couverte de son armure, tourna l'angle de la tour, et se jeta au milieu de la mêlée.

Une pause d'un instant suivit cette apparition ; et Bernard, recevant dans ses bras Satanais dont le bras était rougi de sang, l'entraîna loin du combat, quand Cyprien cria à ses hommes : — saisissez-la, mes amis ! saisissez-la, je vous en conjure, ne la laissez pas échapper.

Et, comme s'il eût été métamorphosé en démon, Cyprien se précipita sur Henri et Blanche, qui, placés côte à côte, couvraient la retraite de Satanais.

— Nous voici encore combattant ensemble, mon cher inconnu ! dit Henri de Brabant. Puis, comptant d'un coup d'œil ses adversaires, il ajouta : cinq contre deux, c'est beaucoup, mais nous avons vu mieux que cela.

Pendant une minute ou deux la lutte fut acharnée, mais deux des hommes de Cyprien tombèrent, et les autres ne tardèrent pas à prendre la fuite en voyant accourir les serviteurs de Henri de Brabant que le bruit du combat avait alarmés.

Laisant à ceux-ci le soin de finir la besogne, le chevalier monta rapidement l'escalier de la tour, par où Bernard avait emporté Satanais. Il se rassura en apprenant que la blessure que lui avait faite Cyprien n'avait rien de dangereux, et que quelques jours suffiraient pour la guérir. Linda et Béatrice arrivèrent sur ces entrefaites, pour prendre soin de leur maîtresse ; et au moment où Henri de Brabant se disposait à redescendre, un de ses serviteurs apparut en haut du donjon, et lui dit : — Je suis chargé de la part de l'étranger qui a combattu avec vous, de présenter ses excuses à Votre Excellence.

— Comment ! il est parti ? demanda notre héros, contrarié de cette nouvelle preuve d'excentricité de son ami inconnu.

— Oui, répondit le domestique, il m'a ordonné de dire à Votre Excellence que des affaires graves et importantes l'obligeaient à remonter tout de suite à cheval ; il est parti de ce côté.

— C'est la route du château de Rotenberg, dit Bernard, en observant le point indiqué par le domestique. Mais à présent que Votre Excellence va devenir mon hôte pour une nuit, continua le vieillard, en se tournant vers le chevalier, il faut que vous sachiez que tout ce que je pourrai vous offrir, c'est un repas frugal pour vous et vos compagnons, et un abri pour vos chevaux. Si vous voulez le permettre, je vais descendre donner à vos domestiques les indications qui leur sont nécessaires. Je reviendrai ensuite ; et, si vous le désirez, je vous raconterai une histoire bien triste et bien lugubre.

Lorsqu'il se trouva seul, Henri de Brabant frappa doucement à la porte de la cellule, et apprit de Linda, qui vint ouvrir, que Satanais avait repris connaissance, et que tout danger, de ce côté, était passé. Ainsi rassuré, il alla s'asseoir sur une pierre d'où ses regards pouvaient embrasser l'espace. Il se rappela la terreur que Satanais avait manifestée en entrant dans les ruines du château d'Ildegardo ; et, malgré lui, il se sentit envahir par une sensation de crainte et de malaise. Il était tout entier à ses réflexions, lorsque le vieillard revint, prit place à côté de lui, et commença son récit dont nous allons donner l'analyse.

LV

## L'histoire des trois châteaux.

Le baron d'Ildegardo, vous ai-je dit, fut surnommé *le tonnerre*. Son père était un homme sévère et morose, mais brave comme un lion. Il n'eut de son mariage qu'un fils, et jamais enfant n'eut plus sujet de regretter la perte de sa mère ; car à peine fut-elle dans le tombeau, qu'il fut abandonné aux soins des laquais et des valets. Il demeura comme prisonnier dans le château, et consacra tout son temps aux exercices alors en vogue. Son existence n'était pas heureuse, et il ne dut pas éprouver beaucoup de chagrin quand on vint lui apprendre que son père était mort d'apoplexie.

Je me rappelle encore ce jour ! L'intendant du château, nommé Korali, le médecin de la maison et moi nous nous rendîmes auprès de lui et nous le saluâmes du titre de baron d'Ildegardo. Il avait alors dix-huit ans. Tous ses vassaux croyaient, d'après l'éducation qu'il avait reçue, qu'il serait encore plus belliqueux encore que ne l'avait été son père. Aussi leur surprise fut-elle grande quand on le vit s'enfermer dans ses appartements et abandonner le gouvernement de ses affaires à Korali, qui exerça, en son nom, toutes sortes de tyrannies.

Deux ans se passèrent de cette façon, lorsque Manfred, le possesseur du château dont vous voyez d'ici les ruines, envahit soudainement ses domaines à la tête d'une troupe nombreuse, battit Korali, et le força à se réfugier dans le château. Ildegardo sortit alors de son engourdissement, livra une nouvelle bataille qu'il perdit, et fut réduit de chercher son salut dans la fuite. Soudain son cheval tomba, et le baron fut lancé à terre. Il se lamentait et appelait tous les saints à son aide, lorsque tout à coup le baron de Rotenberg, sortit d'un bois voisin et se présenta devant lui.

— Tu demandes du secours, lui dit-il ; je suis prêt à t'aider. Jusqu'ici tu as dédaigné et méprisé mon amitié : c'est donc à de certaines conditions que je consentirai à te sauver.

— Parlez ! dit Ildegardo.

— Ecoute ! dit le baron de Rotenberg d'un ton solennel. Tu n'ignores sans doute pas que je préside une société secrète dont la mystérieuse influence s'étend dans toute la Bohême, et qui est connue sous le nom de tribunal de la statue de bronze. La statue de bronze a des serviteurs qui lui sont voués dès leur berceau.

— Continuez, dit Ildegardo ; dites à quelles conditions vous m'accorderez votre secours.

— Jure de consacrer le premier-né de tes enfants au service de la statue de bronze, répondit le baron de Rotenberg, et dans quelques heures j'aurai dispersé tes ennemis. Mais dépêche-toi, car il n'y a pas une minute à perdre.

— Je jure ! cria le baron d'Ildegardo avec égarement.

A peine eut-il fait ce serment que le baron de Rotenberg fit entendre un signal ; ses troupes sortirent du bois, tombèrent à l'improviste sur celles de Manfredo, et en firent un vrai carnage. Mon maître rentra triomphant dans son château, et Korali reçut ordre de quitter ses domestiques et de n'y jamais rentrer.

Quelques années plus tard, le baron d'Ildegardo épousa la fille du baron Georgey, le maître de cet autre château que vous apercevez, à gauche ; et, quand approcha l'époque où il allait être père, il ne put, sans frémir, se rappeler le serment qu'il avait fait au baron de Rotenberg. Il fit part de ses appréhensions au saint prêtre Héraclius, son chapelain. Celui-ci fit alors un voyage, dont il cacha les motifs. Enfin, à midi, au mois d'Août, il y a juste vingt-ans, la baronne d'Ildegardo donna naissance à une fille.

— Hélas ! dit le baron, lorsqu'on lui apporta cette nouvelle, je ne puis me réjouir en pensant à la destinée qui est réservée à cette enfant.

— Tranquillisez-vous, mon fils, lui dit Héraclius lorsqu'ils se trouvèrent seuls ensemble. Oui, ajouta-t-il, le moment de m'expliquer est arrivé. Sachez donc que le voyage que j'ai fait dernièrement à Prague avait pour but de vous procurer l'aide du roi afin d'extirper ce tribunal horrible, qui existe en dépit de toutes les lois de Dieu et des hommes. Sa Majesté m'a reçu avec bonté, et a écouté attentivement les détails que je lui ai donnés sur cette odieuse institution, sans toutefois désigner votre nom, ni parler du serment par lequel vous vous êtes engagé à lui consacrer votre enfant. Pour être bref, le roi m'a conseillé de former une ligue contre le baron de Rotenberg dans laquelle entreraient les principaux chefs du pays, et il m'a promis de nous envoyer un corps de troupes d'au moins cinq mille hommes ; car il a intérêt lui-même à briser ce tribunal qui brave sa puissance et son autorité.

— Héraclius ! s'écria le baron plein de joie, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plutôt ? pourquoi m'avez-vous laissé sous l'empire des craintes qui m'assiégeaient et ne me laissaient plus un moment de repos ?

— La prudence me faisait un devoir de me taire, répondit le prêtre ; mais aujourd'hui nous sommes surs du concours du baron Georgey. Demain je repartirai pour Prague, et je demanderai au roi l'exécution de ses promesses. Durant ce temps, vos troupes réunies à celles du baron Georgey seront suffisantes pour emporter le château de Rotenberg, avant que le comte, pris à l'improviste, ait pu se préparer à la résistance. Nous arriverons ainsi à la destruction de cette terrible société secrète, et votre fille sera sauvée.

Ildegardo remercia avec effusion le vieillard, qui se retira immédiatement pour se disposer à partir le lendemain. Mais à peine était-il sorti par une porte située au bout de l'appartement, qu'une autre en face s'ouvrit violemment, et que le baron de Rotenberg apparut sur le seuil. Le baron d'Ildegardo pâlit et trembla, car la pensée lui vint qu'il avait sans doute entendu sa conversation avec Héraclius.

— Il faut avouer que j'arrive bien opportunément, dit le chef du tribunal de la statue de bronze, en rompant le silence. N'essayez pas de la violence, ajouta-t-il en voyant mon maître porter la main sur son épée. Rappelez-vous que votre jeune femme est couchée là dans cette chambre, et que le bruit des armes l'alarmerait. Je connais les conseils que vous a donnés votre chapelain, mais je les dédaigne et les méprise autant que la trahison que vous méditez ; et quant aux promesses du roi, j'en fais autant de cas que les feuilles qu'emporte le vent. Nous comptons parmi ses ministres et ses conseillers les plus intimes, des associés de la statue de bronze, et le roi fera ce qu'ils voudront. Silence ! et écoutez-moi, s'écria le comte en voyant le baron d'Ildegardo se disposer à parler. Vos supplications seraient inutiles : car, quoique je suis le chef du tribunal de la statue de bronze, je ne saurais rien changer à ses lois. Il est, d'ailleurs, pour nous de la plus haute importance d'obtenir l'adhésion des grands et des riches. Les nobles demoiselles épousent d'illustres seigneurs, et exercent sur eux leur influence à notre profit. Croyez-vous donc que nous puissions renoncer aux services que nous rendra la fille du puissant baron d'Ildegardo, quand elle sera à l'âge d'entrer dans le monde !

— O mon Dieu ! tout cela est-il vrai, ou est-ce un rêve ? s'écria le baron avec égarement.

— Dans une heure, répondit le comte, vous aurez une preuve terrible de la réalité de ce qui se passe, et peut-être comprendrez-vous combien est sérieux le contrat qui vous lie au tribunal de la statue de bronze. Mais, dans aucun cas, ne dénoncez la main qui aura frappé, car autrement je jure que je vous ferai eulver de votre lit au milieu de la nuit et que je vous livrerai aux horreurs du baiser de la Vierge !

Le baron d'Ildegardo tomba anéanti sur une chaise, et quand il releva la tête, le baron de Rotenberg était parti. Près d'une heure se passa durant laquelle le malheureux père resta plongé dans de sombres réflexions. Enfin, il résolut de se rendre auprès d'Héraclius pour le consulter. Il frappa à la porte de l'appartement du prêtre, et ne recevant pas de réponse, il ouvrit. Le cadavre du pauvre prêtre gisait sur le plancher, mutilé et défiguré. C'était la vengeance dont le baron de Rotenberg l'avait menacé. Il devenait évident que non-seulement les membres du tribunal avaient des affiliés dans l'intérieur de sa demeure, mais que leurs châtiments se signalaient par une cruauté faite pour frapper de terreur les esprits les plus forts.

— Il dut se passer longtemps avant que le baron d'Ildegardo fût en état de réfléchir à la situation qui lui était faite. Son premier mouvement fut d'éveiller sa maison, de dénoncer le baron de Rotenberg ou ses serviteurs comme des assassins, et d'armer immédiatement ses vassaux, pour venger le meurtre de son ami. Mais il renonça à cette idée qui l'obligerait à faire connaître à sa femme sa position vis-à-vis du tribunal de la statue de bronze.

— Il était minuit, et tout était silencieux dans le château, lorsque le baron se rendit dans la chambre d'Héraclius. Il mit le cadavre dans un sac, et passant par un escalier dérobé, il descendit dans le jardin, avec son fardeau sur ses épaules. Son projet était de creuser une fosse pour y enterrer le cadavre et faire disparaître les traces d'un crime dont il lui était défendu de parler sous peine de la plus horrible vengeance. Mais son agitation était telle qu'il lui fut impossible de tenir une bêche. Alors, reprenant son fardeau, il courut sur le bord de la rivière. Mais au moment où, après avoir introduit plusieurs grosses pierres dans le sac, il allait le lancer dans la Moldau, un homme sortit derrière un arbre. Le baron laissa tomber le sac et allait s'enfuir ; mais l'autre le saisit par le bras, et se trouva face à face avec Korali, l'intendant qu'il avait autrefois chassé de chez lui après la défaite de Manfredo.

Ah ! mon noble et ancien maître ! dit Korali ! voilà une bonne fortune à laquelle...

— Que voulez-vous dire ? demanda le baron en le repoussant brusquement. Comment osez-vous mettre la main sur moi ?

— Ne vous fâchez pas, monseigneur, dit Korali. Je ne vous ai point reconnu dès le premier abord ; mais voyant qu'il y avait quelque chose d'étrange dans votre conduite, j'ai voulu savoir qui était celui qui venait ainsi, au milieu de la nuit, jeter un sac comme celui-ci dans la Moldau. Mais puisque le hasard nous a fait rencontrer, nous nous séparerons pas si vite que vous l'espérez. En un mot, je suis un homme possédé à bout par le malheur, sans argent, sans abri, en haillons, je n'ai plus rien à redouter.

— Si c'est de l'or que vous voulez, ma bourse est à votre service, dit Ildegardo, mais à une condition, c'est que vous partiez à l'instant.

— Votre or ne durerait que quelques semaines, ou peut-être quelques mois, répliqua Korali, et après je retomberai dans la même situation. Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer sur le bord de la rivière, à minuit, prêt à jeter dans les eaux silencieuses un sac contenant quelque chose qui, en tombant de dessus vos épaules, a produit un son lourd, mat...

— Assez, assez ! s'écria Ildegardo. Tenez, prenez ma bourse, partez, et quand vous aurez tout dépensé, revenez, je vous en donnerai d'autre...

— Si vous voulez que la paix soit entre nous, dit Korali, et que je ne parle à personne de ce sac qui renferme un cadavre, il faut que vous me rétablissiez dans l'ancienne position que j'occupais dans votre château.

LOUIS BAILLEUL.

(A continuer.)

**EXPOSITIONS  
DES  
SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE**

*Comté de Kamouraska.* — L'exposition aura lieu à la Rivière-Onelle, le 9 septembre prochain.

*Comté de Bagot.* — L'exposition aura lieu à St. Liboire, mardi le 5 octobre prochain.

**COLLÈGE DE STE.-ANNE**

**L**A RENTRÉE DES ÉLÈVES aura lieu **MARDI**, le 7 septembre prochain.

**ECOLE D'AGRICULTURE S. ANNE**

**L**A RENTRÉE DES ÉLÈVES aura lieu **MARDI**, le 7 septembre prochain.

J. R. DESJARDINS, Ptre.,  
19 août 1869. Directeur.

**LISTE DES LETTRES NON RECLAMEES  
AU BUREAU DE POSTE DE  
STE. ANNE DE LA POCATIERE**

- |                   |                     |
|-------------------|---------------------|
| Bouchard, Adolphe | Cazes, François     |
| Caron, Louis      | Cantley, Lieut.     |
| Dubé, Eugène      | Dubé, Alexandre     |
| Dubé, Joseph      | Duplessis, Pierre   |
| Frère, Janné      | Germain, D          |
| Gagné, Léopoldine | Gauvin, Noël        |
| Gagné, F X        | Gamache, Vve J      |
| Lavoie, Vve A.    | Lagacé, Edouard     |
| Lizotte, Marie,   | Loof, Germain       |
| Lizotte, Etienne  | L'Italien, François |
| Lemieux, Nazaire  | Miville, Clovis     |
| Morel, Louis      | Massé, Napoléon     |
| Martin, Prudent,  | Marchand, Octave    |
| Ouellet, Joseph   | Potvin, Xavier      |
| Pelletier, Joseph | Pelletier, Andre    |
| Ricard, Joséph    | Rouleau, Pierre     |
| Soucy, Valmer     | St.-Amant, Cyprien  |
| Soucy, Modeste    | Thiboutote, Lucie   |
| 19 août 1869.     | J. DIONNE, M. P.    |



**CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL**

Les commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent **AVIS PUBLIC** qu'ils sont maintenant prêts à recevoir des Soumissions pour cinq autres Sections de la ligne.

LE CONTRAT No. 8, sera dans la Province de Québec et s'étendra à partir de l'extrémité Est du Contrat No. 5 à Rimouski jusqu'à un point près de la Rivière Métis formant environ 20 1/2 milles de longueur.

LE CONTRAT No. 9, sera dans la Province du Nouveau-Brunswick et s'étendra à partir de l'extrémité Est du Contrat No. 6 vers la Ville de Bathurst, formant environ 20 1/2 de longueur.

LE CONTRAT No. 10, sera dans la Province du Nouveau-Brunswick et s'étendra à partir du centre du Chemin de l'Isle Chaplin, près de la Cour, à Newcastle, courant vers Bathurst et formant environ 20 milles de longueur.

LE CONTRAT No. 11, sera dans la Province de la Nouvelle-Ecosse et s'étendra depuis l'extrémité Est du chemin de fer "Eastern Extension" jusqu'à l'extrémité Ouest de la section No. 4, (y compris le pont sur la Rivière Missiquash, excepté la culée du côté ouest) formant environ 3 1/2 milles de longueur.

LE CONTRAT N. 12, sera dans la Province de la Nouvelle-Ecosse et s'étendra à l'extrémité Est du Contrat No. 7, au Lac Folly jusqu'à une jonction avec le Chemin de Fer actuellement existant à Truno, formant environ 24 1/2 milles de longueur.

Les Contrats Nos. 8, 9 et 10 devront être complètement parachevés avant le 1er Juillet 1871.

Le Contrat No. 11 devra être complètement parachevé le 1er Juillet 1870.

Cette partie du Contrat No. 12, à l'Est de la Rivière Folly, jusqu'à Truro devra être parachevée et prête pour la pose de la voie, le 1er jour d'Octobre 1870; de la Rivière Folly à un point vis-à-vis les Forges de Londonderry (Londonderry Iron Works) le 1er Janvier, 1871, et le reste du Contrat le 1er Juillet, 1871.

Les plans et profils avec le devis et les conditions du Contrat seront exhibés aux Bureaux des Commissaires, à Ottawa, Rimouski, Dalhousie, St. Jean, Halifax, Toronto et Québec, le et après le 13 Septembre prochain, et des soumissions scellées adressées aux Commissaires du Chemin de Fer Intercolonial seront reçues à leur Bureau, à Ottawa, jusqu'à 7 heures P. M., le 18 Octobre 1869.

Des cautions pour l'exécution du Contrat devront signer la soumission.

- A. WALSH,  
ED. B. CHANDLER,  
C. J. BRYDGES,  
A. W. McLELAN } Commissaires.

Bureau des Commissaires,  
Ottawa, 3 Août 1869.

**GRAMMAIRE GOSSELIN**

Une nouvelle édition de cette Grammaire, recommandée par le Conseil de l'Instruction publique, et en usage dans les différents séminaires et collèges de la Province de Québec, vient d'être imprimée à l'atelier de la *Gazette des Campagnes*, et est actuellement en vente soit par 100 exemplaires ou à la douzaine.

S'adresser au soussigné, à Ste. Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska.

F. H. PROULX.

Un nombre considérable de volumes traitant de l'agriculture, vient d'être reçu à la *Librairie Agricole de la Gazette des Campagnes*, par le dernier Steamer venant d'Europe.

**APPRENTIS DEMANDÉS**

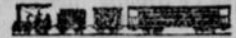
On a besoin à l'Imprimerie de la *Gazette des Campagnes*, de DEUX jeunes gens qui désireraient apprendre la typographie.

S'adresser à Ste. Anne de la Pocatière, à  
**FIRMIN H. PROULX,**  
10 juin 1869. Imprimeur

**A VENDRE**

La **LIBRAIRIE AGRICOLE** de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière :

LES OISEAUX DU CANADA, par J. M. LeMoine, en 2 volumes. Il n'y a qu'un nombre très-limité de cet ouvrage en vente chez les libraires.—Prix : 6s. 3d. les deux volumes.



**CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC  
Division Rivière-du-Loup**

STATIONS	Tous les jours		Train Mixte	
	Malle Aller	Malle Retour	Aller Mardi Jeudi Samedi	Retour Lundi Mercredi Vendredi
Pointe-Lévi ...1	9-00	8-55	12-30	4-00
Hadlow .....	9-23	8-30	1-05	3-25
Chaudière Curve. 2	9-33	8-20	1-25	3-15
St. Jean Chrysost' 3	9-45	8-05	1-45	2-55
St. Henri .....	10-10	7-45	2-20	2-25
St. Charles .....	10-25	7-30	2-43	2-09
St. Michel .....	10-35	7-20	3-00	1-45
St. Valier .....	10-45	7-07	3-20	1-25
St. François .....	10-55	6-58	3-32	1-10
St. Pierre .....	11-05	6-45	3-55	12-50
St. Thomas ...10	11-35	6-25	4-20	12-25
Cap St. Ignace ...11	11-43	6-15	4-30	12-10
L'Anse à Giles ...11	11-55	6-05	4-45	11-55
L'Islet .....	12-10	5-50	5-00	11-35
Trois-Saumons ...13	12-17	5-43	5-10	11-20
St. Jean Port-Joli 14	12-30	5-30	5-30	11-00
Elgin Road .....	12-40	5-20	5-45	10-40
St. Roch .....	12-50	5-10	6-05	10-25
Ste Anne .....	1-10	4-50	6-40	9-55
Rivière-Ouelle ...17	1-27	4-35	7-05	9-30
St. Denis .....	1-40	4-22	7-25	9-05
St. Paschal ...19	1-55	4-10	7-55	8-45
Ste. Hélène ...20	2-10	3-52	8-25	8-20
St. André .....	2-18	3-43	8-35	8-05
St. Alexandre ...21	2-28	3-35	8-55	7-50
Lake Road .....	2-43	3-20	9-20	7-25
Riv-du-Loup ...22	3-00	3-20	9-45	7-00

Le *Train d'Excursion* dont nous donnons le tableau des heures de l'aller et retour partira de la Pointe-Lévi tous les samedis après-midi, à 3 h. 15 m. Il partira de la Rivière-du-Loup tous les lundis à 5 h. 45 m. du matin. Ce *Train* remplacera les samedis et lundis le *Train* régulier de la malle.

\$	All.	Ret.
13-45	11-15	
23-35	10-55	
43-55	10-30	
54-20	10-10	
74-45	9-50	
85-00	9-38	
105-25	9-20	
115-45	9-00	
126-05	8-45	
136-15	8-30	
146-35	8-05	
156-55	7-45	
167-15	7-25	
177-30	7-10	
187-55	6-45	
198-30	6-15	
208-00	5-45	

A vendre à l'Imprimerie de la *Gazette des Campagnes*: Catalogue par ordre alphabétique des Elèves du Collège de Ste. Anne, depuis 1860.